



HAL
open science

À l'usage des écoles

Emmanuelle Chapron

► **To cite this version:**

Emmanuelle Chapron. À l'usage des écoles. Eric Suire. Le monde de l'imprimé en Europe occidentale (vers 1480-vers 1680), Armand Colin, pp.220-230, 2020. hal-03141160

HAL Id: hal-03141160

<https://hal.science/hal-03141160v1>

Submitted on 10 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emmanuelle Chapron, « À l'usage des écoles », dans Éric Suire (dir.), *Le monde de l'imprimé en Europe occidentale (vers 1480-vers 1680)*, Paris, Armand Colin, 2020, p. 220-230.

À l'usage des écoles

Emmanuelle Chapron
Aix Marseille Univ, CNRS, UMR 7303 Telemme, Aix-en-Provence

Dès la fin du Moyen Âge, les réflexions pédagogiques des humanistes, les impératifs des réformes religieuses, le renforcement des administrations étatiques et la demande sociale d'éducation se combinent pour accélérer la densification de l'offre scolaire des villes et, dans une moindre mesure, des campagnes. Même si les transmissions familiales et le préceptorat restent importants, la multiplication des écoles proposant l'enseignement des rudiments (lire, écrire, compter) ou une formation humaniste complète, représente un marché en expansion pour les gens du livre. À Zurich au XVI^e siècle, l'édition de manuels représente un huitième de la production totale de livres.

L'ensemble des livres d'école n'a pas la cohérence qu'on lui connaît aujourd'hui. Les enfants manipulent souvent des textes qui n'ont pas été pensés pour eux, ni dans leur fond ni dans leur forme. Les supports des premières lectures se confondent souvent avec ceux de la piété quotidienne (petites Heures, livrets pieux), dont il faut inculquer au plus jeune âge les mots et les gestes. À l'inverse, ces livres servent parfois à l'autodidaxie des adultes : la page de titre d'un *Libretto di abaco* (Venise, F. Bindoni & M. Pasini, 1526) précise qu'il est « très utile à chacun pour apprendre [à compter] par soi-même sans maître ».

Cette diversité n'empêche pas les acteurs d'y reconnaître une catégorie pratique – celle des « livres de classe » ou des « livres que les enfants apportent à l'école ». Deux ensembles se dégagent – d'une part les instruments de l'alphabétisation, abécédaires et civilités ; de l'autre ceux des humanités, petits classiques, grammaires et dictionnaires – dont les enjeux sont en partie communs. Dès les années 1520, les livres scolaires enrôlés dans les réformes religieuses participent à la confessionnalisation des populations enfantines. Pour assurer une production massive et peu onéreuse, certains États font le choix de les placer sous le régime du privilège, d'autres de leur conférer un statut de « communs ». Malgré leur mauvaise réputation, leur conservatisme pédagogique et leur facture grossière, ces ouvrages témoignent de la manière dont maîtres et libraires ont adapté l'architecture de la page imprimée aux usages des classes. Enfin, ces livres constituent une des voies pour approcher les pratiques juvéniles de l'imprimé. Contrairement aux lectures adultes, elles se déroulent le plus souvent dans un cadre collectif, réglé, dont l'un des enjeux est d'apprendre aux enfants à lire avec profit. Pour reconstruire ces manières de lire, il faut mobiliser les sources normatives (traités pédagogiques, règlements scolaires), les écrits privés (correspondances entre parents et enfants), les cahiers d'écoliers et les traces laissées sur les pages.

Tablettes et abécédaires

Apprendre à lire dans les livres

Les instruments de la première alphabétisation sont similaires dans toute l'Europe occidentale. Attesté avant l'invention de l'imprimerie, le plus élémentaire est un simple feuillet collé ou cloué sur une planchette munie d'un manche : l'enfant y apprend l'alphabet, les syllabes et, selon l'espace disponible, le Notre Père. Le *hornbook* anglais ou la *tavola*

italienne restent d'un usage courant aux XVI^e et XVII^e siècles, comme en témoignent de nombreuses œuvres iconographiques et littéraires. L'essor des presses favorise la production massive d'abécédaires, *cartilla para enseñar a leer* en Espagne, *croisette* ou *croix de par Dieu* en France, *salterio* [psautier] en Italie, *Kleine ABC-boek* dans les Provinces-Unies, *Fibel* en Allemagne. L'enfant y trouve l'alphabet en bas-de-casse et en capitales (en gothique et/ou en caractères romains, selon les aires géographiques), les principales prières, les commandements de Dieu et de l'Église, les oraisons et répons de la messe. Cette composition s'explique par les exigences catéchétiques associées aux premiers enseignements, mais aussi par le fait que l'alphabétisation est, dans ses premières étapes, une opération de reconnaissance, sur la forme imprimée, de textes déjà connus parce que régulièrement écoutés, récités ou chantés. En retour, ces livrets contribuent à fixer la forme écrite de prières jusqu'alors transmises oralement.

La production des abécédaires est à la portée de l'imprimeur le moins bien équipé. Une presse, deux ou trois fontes même usagées suffisent pour imprimer une feuille qui, pliée trois ou quatre fois, formera un cahier de 8 ou 16 pages vendu le plus souvent en l'état. La diffusion relève d'une grande diversité d'acteurs. Les magasins des libraires conservent de grandes quantités de matériel : à Paris, en 1636, le fonds de la veuve Dauplet, estimé à 2000 l., est constitué de plus de 5000 livres d'heures, un millier d'alphabets, seize rames de livres de civilité et des centaines de livres de prières, « en un mot tout le matériel le plus fréquent de la piété parisienne et de la petite école » (H.-J. Martin). À Grenoble, au milieu du XVII^e siècle, le libraire Nicolas fait imprimer à ses frais des ABC gros et petits qu'il vend 2 ou 3 sous, tandis qu'il fait venir de Lyon les livres de civilité. Les petits livres d'école sont aussi diffusés par les colporteurs. La figure du vendeur d'abc apparaît à la fin du XV^e siècle dans le genre des *Cris de Paris* : dans ceux d'Antoine Truquet (1545), il crie « Beaux Abc en parchemin ! Le premier livre des docteurs ». Un siècle plus tard, sur une gravure de Giuseppe Maria Mitelli d'après Annibal Caracci (1660), un colporteur est chargé d'un gros panier qui déborde de tablettes et de livres d'école (*tavolette e libri per li putti*, selon la légende). Les maîtres eux-mêmes ont pu se mêler de ce commerce. En 1526, Sebastiano Vongeschi, frère de Pistoia et enseignant occasionnel, indique dans son *Libro de memorie* avoir acheté *in piazza* (sur le marché) « 20 tables à lire, 20 psautiers, 20 *abbachetti* [pour apprendre à compter], 6 Donat [rudiment latin] », ainsi que du matériel pour écrire. On ne sait si le frère revendait ou prêtait ce matériel à ses élèves : c'est en général aux parents que revient le soin de se procurer les livrets d'école. Enfin, la survie de ces abécédaires est inversement proportionnelle aux quantités produites. Dans les salles de classe représentées par les maîtres hollandais (*Le Maître d'école* d'Adriaen Van Ostade en 1662, *Le Maître d'école* de Jan H. Steen en 1663-1665), les feuilles d'abc clouées au mur et les livrets triturés par les élèves semblent voués à une disparition rapide.

La réforme par le livre d'école

La dimension catéchétique de ces livrets explique qu'ils aient fait l'objet d'attentions particulières dans le contexte des affrontements confessionnels. Luther insiste sur l'importance de l'instruction et sur le devoir scolaire des autorités civiles, ce qui encourage la production de livres dans l'espace allemand. Son petit catéchisme est adapté à l'usage scolaire : la version latine réalisée par Johann Sauermaun en 1529 (*Parvus catechismus pro pueris in schola*) connaît plus de 60 éditions dans 17 traductions différentes avant 1600, à l'instar de la version bilingue en latin et bas allemand réalisée en 1532 par le maître d'école de Magdebourg, Georg Major (18 éditions).

En France, les abécédaires sont investis par les réflexions sur la réforme de la lecture entendue comme vecteur de la réforme de la foi. Entre 1533 et 1560 sont publiés plusieurs ABC d'inspiration humaniste. L'apprentissage de la lecture en français, sans passer par le latin, est rendu possible par une simplification de l'orthographe et par une typographie moderne, en caractères romains et italiques, avec une ponctuation et des accents standardisés. À partir de 1557, les recherches typographiques de Granjon débouchent sur une brève floraison de livrets scolaires en caractères de « lettre française » (appelés plus tard « de civilité »), notamment des alphabets, des *Civilité puérile* adaptées d'Érasme ou des *Quatrains* de Pibrac. La gothique cursive est envisagée comme une voie d'accès aux écritures manuscrites courantes, ainsi que comme un modèle calligraphique pour les élèves. Ces tentatives font cause commune avec la réforme de la foi : il s'agit de permettre à l'enfant de comprendre ce qu'il lit, les prières en français qui rythment sa vie à l'école ou à la maison, et *in fine* l'Écriture sainte. Pour tromper la censure, les imprimeurs de Paris, Anvers ou Lyon procèdent prudemment, avec des formulations ambiguës, des leurres (calendrier des saints, approbation des censeurs) et l'insertion discrète et anonyme de prières de Marot et de Calvin. Les théologiens censeurs ne s'y trompent pas : en 1542, le Parlement de Paris condamne plusieurs « alphabetz que l'on imprime pour les petitz enfans » où figurent « aucunes erreurs de la secte lutherienne ». Après 1560, ces abécédaires bricolés sont remplacés par l'ABC de Genève, réimprimé partout où s'implantent des Églises réformées. Associés à l'hérésie protestante et de toute façon déjà anachroniques, les caractères de civilité sont abandonnés par les imprimeurs français dès les années 1580.

C'est en partie pour prévenir ces écarts doctrinaux qu'en Espagne, Philippe II octroie le 20 septembre 1583 au prier et chapitre de la collégiale de Valladolid un privilège de 3 ans (renouvelé de fait jusqu'au XIX^e siècle) pour « faire imprimer et débiter les abécédaires dans lesquels les enfants apprenaient à lire dans ces royaumes [de Castille] », les bénéfices étant affectés au financement des travaux de leur nouvelle église. Pour assurer une production suffisante dans tout le royaume, le chapitre est autorisé à faire imprimer les *cartillas* dans d'autres villes, tout en conservant les bénéfices de l'opération. En moins d'un an, plus d'un demi-million de *cartillas* sortent des presses de Valladolid, Séville, Salamanque, Burgos et Madrid, ce qui donne une idée de l'effort entrepris pour alphabétiser et catéchiser les populations, d'autant que les impressions sont renouvelées les années suivantes. Cette disposition monopolistique conduit à une uniformisation du support, un cahier in-8 de 16 pages. Le prix en est fixé à 4 maravedis, mais les libraires le gonflent souvent pour rentrer dans leurs frais, car le marché est très dispersé, jusque dans des villages sans libraires. Les Cortès s'en plaignent au roi en 1592-1598 : « on vend [les *cartillas*] avec tant d'abus et de désordre qu'elles atteignent les 12 ou 16 maravedis pièce ; or, étant donné que les enfants en usent tellement et que ceux qui les abîment le plus sont les fils des pauvres gens qui ont besoin de cette somme supplémentaire, nous supplions Votre Majesté d'ordonner, sous peines graves, [...] qu'on ne dépasse pas le prix fixé ». Ce monopole n'empêche pas non plus les « les ruses et inventions des imprimeurs » que condamne le texte de prorogation du privilège de 1593, comme de publier des livres « portant le titre de Doctrine chrétienne ou catéchisme, alors qu'ils renfermaient l'abécédaire et les rudiments nécessaires pour apprendre à lire ».

Dans les Provinces-Unies, l'espace le plus alphabétisé d'Europe à cette époque, les enfants des petites écoles manient, à partir de 1572, l'ABC calviniste, des versions courtes du catéchisme réformé de Heidelberg et des histoires bibliques (les *Spreuken van Salomo*, l'*Historie van Davids*). Au XVII^e siècle sont offerts en livres de prix des versions enfantines de la « littérature testamentaire », (auto)biographies spirituelles d'enfants destinées à l'édification des plus jeunes. Un best-seller européen est le recueil *A token for children* du pasteur puritain James Janeway (1671), qui contient treize morts enfantines édifiantes. Lus dans les milieux puritains anglais où l'on ne peut concevoir que la lecture soit récréative

(perte de temps), ni propice à l'imagination (le mensonge est un péché mortel), ces recueils constituent, d'après l'historienne Gillian Avery, un des récits les plus puissants et suggestifs jamais écrit pour les enfants.

2. Livres classiques

Les livres du « pays latin »

L'accès à des fonctions sociales valorisées passe nécessairement, pour les garçons, par l'enseignement latin. Les écoles latines (paroissiales ou communales, gérées par des fondations pieuses ou des maîtres privés) sont déjà nombreuses à la fin du xv^e siècle. À partir des années 1540, cet ancien réseau est en partie remplacé par des collèges « modernes » organisés en classes progressives, de la grammaire à la philosophie, avec un régent par classe. Dans les pays catholiques, ces collèges sont rapidement investis par les nouvelles congrégations enseignantes, jésuites principalement (372 collèges établis entre 1548 et 1615), mais aussi oratoriens, doctrinaires et barnabites.

Catholiques ou protestantes, ces écoles sont des « pays latins », lieu de la récréation humaniste d'une littérature antique compatible avec les valeurs chrétiennes et les exigences de la formation des élites. À la fin du xv^e siècle, l'apprentissage de la grammaire latine se fait encore sur l'*Ars minor* de Donat (iv^e siècle), dont on connaît plus de trois cents éditions antérieures à 1501, ou sur le *Doctrinale puerorum* d'Alexandre de Villedieu (xii^e siècle). Ces instruments anciens sont progressivement remplacés par de nouvelles grammaires d'inspiration humaniste, comme celle de l'italien Niccolò Perotti (1430-1480), utilisée en Italie et en France, ou du flamand Jan De Spauter, rédigée dans les années 1510, surtout utilisée en France et dans les Pays-Bas. Ces rudiments connaissent de nombreuses déclinaisons locales, fruit du travail d'un régent zélé ou d'un imprimeur qui cherche à renouveler le marché sans perdre les parents ni les maîtres les plus conservateurs. Même lorsqu'ils n'ont plus qu'un rapport distant avec l'original, ils conservent une dénomination générique : « Donat », « Perot » ou « Despautère ». En Angleterre, l'inégalité des textes imprimés sous un même titre conduit en 1526 le maître d'école Leonard Cox à recommander aux maîtres de lire d'abord leur propre livre à haute voix, afin que les élèves puissent amender le leur, biffer les ajouts et compléter les lacunes. En Italie, les petites grammaires latines représentent un corpus de 150 textes et plus de 2000 éditions avant 1650. Prix et qualité s'affaissent ensemble : l'édition florentine, chez Giunta, de la grammaire de Perotti (1543), avec ses bois usés, ses formes mal ficelées et son encre baveuse, est représentative de la recherche du moindre coût.

Malgré leur mauvaise réputation, ces grammaires font l'objet d'adaptations typographiques pour correspondre à l'évolution du niveau des élèves. Réédité 156 fois au xvi^e siècle et encore en usage en France au siècle suivant, le « Despautère » est un bon observatoire de ces évolutions. Dans chaque leçon, la règle grammaticale (en vers) est suivie de son explication (en prose) et d'une série d'exemples tirés des auteurs latins. À partir de 1530, l'ouvrage est progressivement adapté pour en faire un « livre de l'élève » : le bloc du commentaire est réduit à 8-10 lignes, l'italique signale les termes traduits en langue vulgaire et les termes grecs. Dans l'adaptation du régent rouennais Jean Behourt (1607), le « petit Behourt », l'ensemble est restructuré : le bloc règle/commentaire est décomposé en unités plus petites signalées par des sous-titres (*regula, ordo, sensus, observatio*), chaque énoncé latin est traduit en français, entérinant la moindre familiarité des élèves avec le latin.

Dès le début de leur cursus, les élèves sont confrontés aux textes classiques. Les cahiers de la fin du xv^e siècle laissent penser que les textes ont pu être dictés par le maître ou recopiés à

partir de modèles manuscrits ou imprimés, avant que l'essor des presses ne permette – en théorie – à chacun de disposer de son propre support imprimé, évitant la tâche et les erreurs de la copie. Dans le Saint-Empire (surtout à Leipzig, mais aussi à Cologne, Erfurt, Strasbourg, Deventer ou Zwolle), l'absence d'édition économique des œuvres classiques est palliée entre 1490 et 1520 par la production de minces fascicules, comprenant le *De officiis* ou une anthologie de lettres de Cicéron, une comédie de Plaute, des odes ou épîtres choisies d'Horace, les *Bucoliques* de Virgile, etc. De larges interlignes, de vastes marges et des feuillets blancs cousus à la suite du fascicule ou interfoliés entre chaque page imprimée permettent à l'élève d'apposer ses notes en écoutant le maître, selon une pratique héritée des universités médiévales : paraphrase latine ou traduction française entre les lignes, bref commentaire dans la marge, commentaire plus développé et notes de cours sur les feuillets vierges. En France, la production de ces « feuilles classiques » se poursuit jusqu'à la fin du XVII^e siècle autour des gros collèges. Comme dans l'Empire, il s'agit de livrets de 24 à 48 pages en format petit in-4 (soit six feuilles d'impression au maximum), assez grossièrement imprimés, vendus à bas prix (3 à 5 sous, alors qu'un rudiment coûte souvent 1 livre, une édition hollandaise bon marché 1 livre 10 sous et un dictionnaire, 3 à 5 livres). Avant chaque rentrée scolaire, les feuilles sont imprimées par le libraire local en fonction du programme d'études fixé par les régents. Selon M.-M. Compère, « la feuille classique joue – toutes proportions gardées – un rôle analogue à celui de la photocopie aujourd'hui ».

Dans le même temps, les éditions économiques des œuvres classiques se généralisent. Entre 1555 et 1590, les Gryphe produisent à Venise au moins 13 éditions in-8 d'un volume des *Comoediae sex* de Térence, en 175 feuilles d'impression pratiquement reconduites ligne à ligne et page à page, d'une édition à l'autre, ce qui permet au maître d'utiliser en même temps dans sa classe différentes « cuvées » du même texte. Lui se sert de préférence d'une édition in-folio, enrichie de commentaires philologiques, pour l'explication donnée à ses élèves. Ces petits classiques se multiplient au XVII^e siècle : huit éditions scolaires de Térence sont disponibles à Strasbourg en 1668, sans compter les ressources du marché d'occasion.

L'enseignement des humanités s'appuie, enfin, sur toute une panoplie d'exercices, oraux et écrits, en prose et en vers, individuels et collectifs, qui implantent chez les jeunes gens des compétences susceptibles d'être mises au service de la chaire ou du barreau. Le genre des conversations familières latines, destinées aux plus jeunes, est une manne pour les libraires : 24 000 exemplaires des *Colloquia familiaria* d'Érasme, le modèle du genre, sont imprimés par Simon de Colines à Paris en 1527, et l'ouvrage connaît plus de cent éditions du vivant de son auteur. Il inspire Juan Luis Vives (1539), les régents suisses Sébastien Castellion (1542) et Mathurin Cordier (1563), ainsi que le jésuite Jacob Pontanus, qui enseigne dans la ville bi-confessionnelle d'Augsbourg (1589). Les dialogues mettent en scène des adolescents qui s'amuse et travaillent en s'exprimant dans un latin de tous les jours, inspiré des auteurs classiques. À l'inverse d'Érasme (dont les *Colloquia* sont mis à l'Index), les autres auteurs évitent tout sujet de controverse, ce qui permet une large circulation des textes entre espaces catholiques et protestants. C'est plutôt aux petits catéchismes, celui du jésuite Pierre Canisius (1555) ou celui d'Heidelberg (1563), promu par Frédéric III du Palatinat, que revient la tâche d'initier les élèves à la controverse confessionnelle. Pour les élèves plus avancés, l'exercice de la composition en vers latins suscite la production de méthodes et de dictionnaires poétiques, dont certains deviennent des *best-sellers* européens, comme le *Parnassus poeticus* du poète lorrain Nicolas de Nomexy (1595), la *Prosodia promptissima* d'Henricus Smetius, professeur de médecine à Leyde (1599), ou le *Gradus ad Parnassum*, dictionnaire poétique d'un jésuite anonyme, qui prend la tête du marché à partir de 1652.

Une production locale

Pendant une période assez longue, la production des manuels de collège se maintient à un niveau local, au mieux régional. Les régents conservent la capacité d'organiser autour d'eux de micro-marchés dont ils constituent les principaux prescripteurs. À Strasbourg, dans les années 1510, Jérôme Gebwiler fait imprimer par son ancien élève Mathias Schürer, pour l'école cathédrale, mille exemplaires de la nouvelle *Grammaire latine* de Johannes Cochlaeus (1513), des épîtres d'Horace et des comédies de Plaute qu'il met au programme de ses cours, ainsi que des textes d'Aristote dont il prépare lui-même l'édition.

Cette économie déconcentrée est souvent renforcée par les dispositions prises par les autorités et les gens du livre. Dans leur large majorité, les livres classiques sont exclus du système du privilège, comme les abécédaires et les livres de piété, de manière à ne pas priver les presses, si petites et provinciales soient-elles, de ce gagne-pain régulier, et à assurer une production abondante et à faible prix pour les familles. À Venise, la mise en place du système du privilège (1537) en exempte les livres scolaires les plus courants, qui sont définis comme livres « communs » (*comuni*), ce qui les dispense aussi de toute recherche de qualité. Ils peuvent être imprimés à bas coût et sur du papier de qualité médiocre par tous les imprimeurs du territoire. En 1670, la corporation vénitienne imagine d'attribuer à chaque imprimeur volontaire un titre de ces livres *per le scuole, e per li studij* qu'il aurait la charge d'améliorer pour redresser la qualité des productions. Le projet n'est jamais mis en œuvre, du fait des intérêts bien compris des petits comme des gros imprimeurs. À cette occasion est rédigée une liste qui, comparée aux déclarations faites par les maîtres en 1587-1588 des livres *che portano i puti a schola* (« que les enfants apportent à l'école »), montre la stabilité de ce secteur scolaire, fait de grammaires et classiques latins, de livres spirituels (comme la *Fior di virtù*, petit traité des vices et des vertus écrit au début du XIV^e siècle et imprimé de manière continue du XV^e au XIX^e siècle), mais aussi des poèmes chevaleresques (*libri di battaglia*) comme l'*Orlando furioso* de l'Arioste, dont l'usage scolaire par les enfants est une particularité italienne. En France, la législation royale rappelle l'interdiction de demander des privilèges pour les « livres de grammaire, comme Despotaires, rudiment, dictionnaires et autres nécessaires à l'usage des basses classes » (1649). Avec les livres d'Église, ils constituent le « pain quotidien des libraires de France », selon l'expression de l'imprimeur parisien Antoine Vitré, dans un mémoire adressé au lieutenant général de police La Reynie à la fin des années 1660.

La situation est différente en Angleterre, où les livres destinés tant aux *petty schools* (élémentaires) qu'aux *grammar schools* font l'objet d'un monopole. Sous le règne d'Élisabeth I^{re}, celui des ABC est détenu par John et Richard Daye, celui des *primers* par William Seres et son fils. Sous le règne de Jacques I^{er}, ces privilèges (ainsi que celui sur les *hornbooks* en 1605) passent à la *Stationer's Company*. D'autres titres (auteurs classiques, Vivès, Cordier...) relèvent des privilèges des universités de Cambridge et Oxford, qui en cèdent la pratique à la *Company* contre rémunération. Ce secteur, d'abord rentable, tend à perdre en importance (alors même que les écoles se multiplient) et à se fossiliser. En 1676, la quarantaine de titres scolaires latins d'une part, les outils élémentaires (ABC, *hornbooks*, *primers*) d'autre part, représentent chacun environ 14 % de la valeur totale de l'*English stock*.

Si le marché repose principalement sur ces « livres communs », il existe, dès la fin du XV^e siècle, des libraires et des maîtres ambitieux, désireux de transformer les *auctoritates* médiévales en manuels modernes, de promouvoir de nouveaux textes et d'inventer un marché grâce aux voies de la publicité qu'offre la page de titre. En Angleterre, John Anwykyll (†1487) et surtout John Stanbridge (†1510) sont les premiers maîtres d'école à s'imposer comme des auteurs de *best-sellers* grammaticaux. C'est aussi le cas de Johannes Murmellius (1480-1517), humaniste néerlandais qui enseigne au séminaire de Münster, auteur d'ouvrages scolaires très estimés, ou d'Antonio Mancinelli (1452-1505), qui enseigne les humanités en

Italie centrale (Rome, Orvieto...). Dès les années 1470, le recours aux presses transforme la pratique de l'enseignement de Mancinelli (les consignations manuscrites de ses cours disparaissent) et participe à sa professionnalisation comme enseignant, détaché des nécessités du patronage. La vingtaine de manuels scolaires qu'il fait imprimer à Rome, Venise et Milan transforme sa réputation locale en une renommée européenne, relayée par des éditeurs comme Josse Bade, qui reprennent et diffusent ses textes avec les leurs. Dans ses préfaces, Mancinelli exprime bien la conscience qu'il a de l'instabilité de ses propres textes, celle que provoquent la diffusion incontrôlée et les transformations opérées par les imprimeurs successifs. En France, Josse Bade (1462-1535), qui enseigne à Lyon et épouse la fille de l'imprimeur Jean Trechsel, est l'un des éditeurs de livres scolaires les plus féconds et les plus innovants de son époque, retaillant et préparant pour le marché parisien les meilleures productions italiennes, allemandes et néerlandaises de son temps, qu'il imprime lui-même ou laisse imprimer par d'autres.

Construire un canon classique

Au cours de la période, la force des intérêts et des besoins locaux est contrebalancée par d'autres dynamiques, liées à la mise en place de politiques scolaires à l'échelle d'un territoire, aux stratégies des libraires et à celles des communautés enseignantes.

Dans les pays passés à la Réforme, les ordonnances scolaires élaborées par la première génération de théologiens réformés, Philippe Mélanchthon (écoles de Saxe, 1528), mais aussi Johannes Bugenhagen (Brunswick, 1528) ou Jean Sturm (Strasbourg, 1528), confèrent une certaine unité à l'espace luthérien, malgré le morcellement politique, par la circulation des modèles et des manuels rédigés à cette occasion (grammaires latine et grecque, rhétorique...). En Angleterre, Henry VIII impose en 1542 une grammaire commune à toutes les *grammar schools* : les *Rudimenta* de William Lily, maître des écoles de St Paul à Londres, dont l'usage est confirmé par ses successeurs, vérifié lors des visites épiscopales, et n'est remis en cause qu'après la Restauration. Les réformes scolaires du XVII^e siècle manifestent des préoccupations plus séculières. L'adoption d'un programme commun pour les écoles latines de la province de Hollande est menée en 1625 sous l'égide de l'université de Leyde, dont le professeur de rhétorique, Gérard Vossius, rédige lui-même une partie des livres (grammaire latine et grecque, *Elementa rhetoricae*). La réforme inspire celle du duché de Brunswick-Wolfenbüttel, conduite à partir de 1638 par le prince Auguste et l'université d'Helmstedt. Imposer les mêmes livres à tous est compliqué par l'attachement des maîtres et des familles à leurs ouvrages habituels. D'une part, la transmission familiale et le commerce du livre d'occasion comptent pour beaucoup dans la fourniture des écoliers : quatre possesseurs inscrivent leur nom sur une édition de 1616 des *Proverbes de Salomon* par Melanchthon, dont le dernier en 1678 ! D'autre part, la fragmentation politique du Saint-Empire conduit les maîtres à conserver leurs outils de travail, indépendamment du territoire dans lequel ils trouvent à s'employer. La mise en œuvre, incomplète mais réelle, du nouveau règlement (*Schulordnung*) de 1651 repose surtout sur les moyens déployés pour produire en grand nombre les ouvrages recommandés. Les frères Stern, imprimeurs de Lunebourg, sont invités à s'installer dans le château de Wolfenbüttel pour y imprimer les manuels scolaires, d'autres livres sont importés de Saxe (Leipzig, Wittenberg, Halle) ou des Provinces-Unies (Johannes Blaeu).

Dans l'Europe catholique, la mise en place du réseau des collèges jésuites change aussi la donne. Une phase d'intenses expérimentations (1545-1575) conduit à un relatif alignement des instruments en usage dans les classes. En 1564, le jésuite portugais Manuel Alvares (1526-1583), grammairien réputé, est invité à envoyer son matériel scolaire à Rome.

Imprimée à Rome et Venise dans les années 1570, soumise au feu des critiques des régents de toutes les provinces jésuites d'Europe et finalement consacrée par la *Ratio studiorum* (1598), sa grammaire est assignée à tous les collèges. Il y a toutefois loin de la norme à la pratique : dans les faits, les jésuites espagnols préfèrent utiliser la grammaire du père jésuite Antonio de Nebrija, les jésuites français restent fidèles au Despautère, autrefois approuvée par Ignace de Loyola ; dans l'Empire et les Pays-Bas, l'adoption de la grammaire d'Alvares est achevée vers 1620 ; elle domine, enfin, sans partage toute la péninsule italienne, grâce à l'influence du Collegio Romano, jusque dans des établissements non jésuites.

La production des manuels jésuites reste également peu concentrée. En France, jusqu'à la fin du XVII^e siècle au moins, les collèges continuent à s'approvisionner principalement auprès d'un imprimeur de leur ville, à qui ils réservent le monopole de la production des feuilles classiques et autres ouvrages mis au programme. Ces contrats constituent des rentes de situation âprement disputées, sur lesquelles certains imprimeurs, les Barbou à Limoges ou les Lallemand à Rouen, bâtissent une expertise qui les impose, à partir du milieu du XVII^e siècle, comme les fournisseurs de vastes espaces régionaux. À Paris, dès les années 1620-1630, Sébastien Cramoisy et d'autres libraires parisiens moins importants, comme Jean Libert, publient chaque année des auteurs classiques, des rudiments et des dictionnaires, des abrégés de chronologie et des traités de la sphère *ad usum studiosae juventutis* ou plus précisément *ad usum collegiorum Societatis Jesu*. Ils en fournissent les collèges parisiens et d'autres dans la moitié nord du royaume. Cramoisy fait même du recueil d'expressions latines du père Deschampsneufs un produit d'exportation, un véritable « pactole » qu'il vend aux collèges jésuites d'Allemagne et des Pays-Bas.

Les écoliers se procurent leurs livres chez les libraires de la ville ou, à meilleur marché, chez des bouquinistes régulièrement accusés de recel de livres volés ou revendus sous le manteau par des collégiens désargentés. L'étude faite par H.-J. Martin des registres du libraire grenoblois Nicolas (1645-1668) montre que l'achat de livres neufs ne concernait probablement qu'une partie des élèves. Ces livres quotidiennement manipulés, souvent annotés, parfois conservés toute une vie, constituaient de petites bibliothèques dont l'existence est révélée à l'historien par une mort accidentelle (on sait ainsi que la moitié des livres possédés par les étudiants morts à Cambridge au XVI^e siècle étaient des œuvres d'Érasme), ou par des inventaires judiciaires, à l'occasion d'une rixe estudiantine par exemple. Leur lecture est indissociable de l'écriture, outil de la mémorisation et de la concentration, qu'elle se fasse sur le livre lui-même ou sur des cahiers annexes. La contribution de ces lectures à la construction des identités individuelles reste difficile à cerner, même si les essais de plume, dessins, signatures ou jeux de mots latins, qui en couvrent souvent les plats et les pages liminaires, témoignent des multiples usages de ces « livres à soi » de l'adolescence.

Campi E., De Angelis S., Goeing A.-S., Grafton A. (éd.), *Scholarly Knowledge. Textbooks in early modern Europe*, Genève, Droz, 2008.

Carbonnier-Burkard M., « Salut par la foi, salut par la lecture : les nouveaux abécédaires en français au XVI^e siècle », dans Krumenacker Y., Noguès B., *Protestantisme et éducation dans la France moderne*, Lyon, 2014, p. 21-52.

Carnelos L., *Libri da grida, da banco e da bottega. Editoria di consumo a Venezia tra norma e contraffazione (XVII-XVIII)*, thèse de doctorat, Università Ca'Foscari, Venise, 2009.

Compère M.-M., « Les 'feuilles classiques', un support pour la prélection des textes latins et grecs (XVI^e- XVII^e siècles) », 2004 [en ligne sur : <http://rhe.ish-lyon.cnrs.fr>, avec une bibliographie].

- Gehl P., *Humanism for sale. Making and marketing schoolbooks in Italy, 1450-1650*
<https://www.humanismforsale.org/text/>
- Hébrard J., « L'évolution de l'espace graphique d'un manuel scolaire : le 'Despautère' de 1512 à 1759 », *Langue française*, 59, 1983, p. 68-87.
- Hellekamps S., Le Cam J.-L., Conrad A. éd., *Schulbücher und Lektüren in der vormodernen Unterrichtspraxis, Zeitschrift für Erziehungswissenschaft*, vol. 15, Supplement issue 2, 2012.
- Lucchi P., « La Santacroce, il salterio e il babuino: libri per imparare a leggere nel primo secolo della stampa », *Quaderni storici*, 38, 1978, p. 593-630.
- Moll J., « La *cartilla* et sa distribution au XVII^e siècle », dans *De l'alphabétisation aux circuits du livre en Espagne, XVI^e - XIX^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 1987, p. 311-332.
- Simmons R. C., « ABCs, almanacs, ballads, chapbooks, popular piety and textbooks », dans Bell M., Barnard J., McKenzie D. F. (éd.), *The Cambridge History of the Book in Britain*, vol. 4 : 1557-1695, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 504-513.